

d'autres. Les lois de l'honneur me permettent, m'ordonnent même de tirer vengeance de ta déloyauté ; elles me défendent de t'assassiner. Rétracte donc les insolences dont tu t'es rendu coupable envers cette vierge, ou accepte le champ clos.

— Je ne rétracte rien, dit le sauvage insulteur, et j'accepte de me battre avec toi. Nous verrons si ton habileté égale ton imprudence. Mes armes ! mes armes !

On vit alors reparaître les serviteurs, présentant, au bout de longs tridents, les diverses parties de l'armure du chevalier. Lorsqu'il s'en fut revêtu, il se montra sous l'apparence d'une sorte de Goliath, d'un géant formidable par la force de son corps et la qualité de ses armes. Un de ses pages poussait en même temps son coursier, un magnifique cheval de bataille, cuirassé aussi d'une cotte de mailles, formée de lames d'acier le plus poli. Jean de Morvaz l'enfourche aussitôt, et, frappant la terre du bout de sa lance, se déclare prêt à la lutte. Elle eut lieu dans l'enceinte même du château ; l'inconnu n'hésitant pas à accepter un terrain aussi peu favorable, par la conviction où il était que la terreur religieuse empêcherait les serviteurs de donner secours à leur maître.

Le duel fut long et terrible. Les deux chevaux ayant été blessés, les combattants mirent pied à terre. Déjà les lances et les épées avaient volé en éclats ; il fallut recourir à une espèce de dague ou poignard dont les chevaliers étaient ordinairement munis. L'étranger, mal défendu par son armure, fut d'abord blessé à l'oreille. Mais, puisant dans cette circonstance une nouvelle ardeur, il fit de tels efforts de courage et d'adresse, qu'il finit par atteindre son adversaire à l'œil droit, et le vit tomber palpitant et baigné dans son sang. Morvaz, furieux autant de honte que de douleur, poussa un cri de bête fauve :

— A moi ! à moi ! lâches serviteurs ! Laissez-vous mourir votre maître, comme un chien jeté à la voirie ? N'y en aura-t-il pas un parmi vous, qui vienne me tendre la main dans la nécessité ?

— Que pouvons-nous ? lui répondaient ses domestiques et ses gardes. Nous voulons nous sauver ; nous aimons mieux perdre vos bonnes grâces que nos âmes. C'est bien des fois que nous vous avons recommandé de faire lever l'anathème qui pèse sur votre tête. Vous savez bien, noble sire, que pas un de nous n'hésiterait à se sacrifier cent fois pour vous, si un lien plus fort que nos volontés ne nous retenait ici.

Chacun d'eux s'empressa alors de lui fournir, mais toujours de loin, ce qui pouvait lui être utile dans la circonstance : l'un du linge pour essuyer sa plaie, l'autre une éponge pour la laver. Saisi d'une rage impuissante, il se débattait en vain sous la puissante étreinte de son adversaire.

— Ta vie m'appartient maintenant, ô chevalier félon ! tu ne saurais le contester. Subiras-tu les lois de la défaite ? T'avoueras-tu coupable ? Te rétracteras-tu ?

— Qu'on lui jette une aumône ! qu'on lui donne un sou d'or, à cette pucelle errante ! Et qu'elle s'en aille à Jésus-Christ ou au...

— C'est trop peu, dit le vainqueur, en lui serrant la gorge ; tu lui demanderas pardon des sottises que tu lui a jetées à la face, et à monseigneur Jésus-Christ de l'outrage que tu lui as fait en sa personne.

— Jette-lui une nippe de feu ma femme, Rultz ; donne-lui une coiffe de Damas, et qu'elle s'en aille au...

— Tu te rétracteras, maudit ; tu lui demanderas excuse des honteuses plaisanteries dont tu as insulté sa vertu.

— Porte-lui un morceau de venaison et une cruche de vin, Turzo ; et qu'elle disparaisse, et qu'elle s'en aille au dia...

Un poignet vigoureux serra de nouveau la gorge de l'endurci. Mais il semblait moins difficile de lui arracher la vie qu'un aveu. Nous avons oublié de dire que Roselle avait assisté au combat, mais à quelque distance ; car la crainte de communiquer avec un anathématisé l'avait aussi fait reculer. Le troubadour s'était rapproché d'elle, et suivait de l'oreille toutes les phases de la lutte, appuyant, par ses gestes d'approbation et les mouvements de son bâton, tout ce qui lui semblait tourner au profit de la justice et du droit.

— Bien ! voilà un bon coup, murmurait-il, un coup solidement asséné. Vous avez beau dire que c'est un Goliath ; il ne fallut qu'un David pour coucher bas le Philistin. Croyez-moi, petite : le bon Dieu donnera gain de cause à la vérité.

— Et moi je tremble, Olric, que ce brave chevalier ne se laisse emporter par son zèle. Oh ! que cela me ferait mal au cœur de le voir porter un coup mortel à son adversaire !

— Quand cet adversaire est l'ennemi de Dieu et des hommes ? C'est une œuvre méritoire, s'il en fut.

— Mais cet homme est lié par les anathèmes de l'Église ; il est hors de la société des fidèles ; il est maudit... et son âme serait perdue pour toujours.

— Bon ! chevalier de Jésus-Christ, voilà une pointe savante. Ce rugissement-là me dit bien des choses. Sans doute, chère enfant, c'est bien triste de mourir en pareil état. Mais quand on l'a voulu ! Ce misérable n'est-il pas l'auteur de sa perte ? Allez ! Celui de là-haut est juste ; il n'a pas deux poids et deux mesures ; il est fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses. Laissez le charbon aller au feu.

La colère du chevalier inconnu grandissait de la résistance de son ennemi.

— Une dernière fois, s'écria-t-il, avec l'accent de l'indignation, veux-tu perdre ou sauver ta vie ? Un mot de rétractation, et je te laisse achever ta misérable existence, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en trancher le fil détesté. Un mot de persistance dans ta coupable disposition, et ce poignard traverse ta gorge, et t'empêchera à tout jamais de blasphémer Dieu et d'insulter à la vertu.

Le féroce chevalier roulait, d'un air égaré, le seul œil qui lui restât, et semblait délibérer avec lui-même sur le parti qu'il avait à prendre. Mais cette hésitation acheva d'allumer la fureur du vainqueur, et déjà son poignard était levé, quand tout à coup il sent deux bras timides s'enlacer autour de son